

ASMARA DREAM

entretien de Marian Nur Goni avec Marco Barbon, avril 2009

APRÈS AVOIR TRAVAILLÉ TROIS ANS DANS LA VILLE D'ASMARA, EN ERYTHRÉE, LE PHOTOGRAPHE MARCO BARBON PUBLIE UNE MONOGRAPHIE, *ASMARA DREAM*, NÉE D'UNE COLLABORATION ENTRE LES ÉDITIONS FILIGRANES ET POSTCARD. ELLE EST ACCOMPAGNÉE D'UNE EXPOSITION ACTUELLEMENT VISIBLE À PARIS. RENCONTRE.

Pouvez-vous nous parler de la genèse de ce travail ?

En 2006, je me suis rendu pour la première fois à Asmara, en Erythrée. Auparavant, dès 2004, j'avais voyagé en Ethiopie, j'avais commencé par prendre des photographies au Polaroid et j'avais caressé l'idée de travailler sur un projet de livre dédié à la Corne de l'Afrique : Ethiopie, Erythrée et Somalie.

Puis de multiples voyageurs rencontrés au fil de la route m'ont conseillé de passer par Asmara, un endroit intéressant, selon eux, pour un photographe.

En effet, dès que j'y suis arrivé, je suis tombé instantanément amoureux de cette ville, si unique, et j'ai compris de suite qu'il aurait été davantage intéressant de focaliser mon attention sur Asmara, au lieu de me lancer dans un travail, sans doute trop vaste et ambitieux, sur la Corne de l'Afrique entière, notamment au vu des différences culturelles qui existent entre les pays qui la composent.

J'ai alors commencé par prendre des photographies au Polaroid, avec un appareil lancé dans les années 90, le SLR 690, et avec des pellicules professionnelles très bonnes, qui aujourd'hui, hélas, n'existent plus car la marque en a arrêté la production.

Pourquoi avoir décidé de travailler au Polaroid ?

Je me suis rendu compte que cette pellicule était particulièrement adaptée pour le type de lumière dans laquelle baigne la ville, et pour rendre cette atmosphère de suspension qui m'intéressait tant.

C'est en effet un travail sur une ville mais aussi sur des atmosphères, quelque chose qui m'intéresse particulièrement en tant que photographe et que j'essaie d'explorer dans mes travaux en général.

Atmosphère, instant qui n'est pas figé une fois pour toutes mais qui reste suspendu dans un espace intermédiaire...

Ce qui m'intéressait était précisément cette impression que j'ai eue à Asmara dès les premiers instants : une espèce de temporalité flottant entre les années '30 -'40 -'50... En regardant mes photographies, certains m'ont parlé de photographies anciennes. Il y a là quelque chose qui fait partie d'une phénoménologie du rêve, d'où le titre.

Faites-vous beaucoup de photos d'un même sujet ou bien êtes-vous plus économe dans le geste de photographe (et en pellicule) ?

En général, et aussi pour ce projet, je réfléchis beaucoup avant d'appuyer sur l'obturateur. Travailler au Polaroid implique une approche du geste photographique très différent - opposé, je dirais - par rapport au numérique.

Revenons au titre de votre ouvrage, "Asmara Dream" : qu'avez-vous voulu signifier exactement ?

Cela fait, d'une part, référence à cette impression suspendue dont j'ai fait état tout à l'heure mais aussi, d'autre part, à une situation quasi-historique : Asmara est née du rêve des Italiens désirant construire une deuxième Rome en Afrique, rêve qui a vécu différentes vicissitudes avec le fascisme, rêve raté, et rêve qui a été aussi un cauchemar.

Avec l'Indépendance de l'Erythrée par rapport à l'Ethiopie, le pays a vécu un autre rêve, Asmara a été le dernier rempart que les indépendantistes ont réussi à conquérir, donc c'est donc un lieu hautement symbolique pour eux. Aujourd'hui ce rêve perd de sa consistance du fait de la situation actuelle. Le troisième niveau du rêve auquel je fais référence est celui des jeunes Erythréens d'aujourd'hui qui, dans une situation politique et économique très difficile, rêvent de fuir le pays pour aller vivre en Europe ou aux Etats-Unis une vie meilleure.

Malgré cette situation très dure que vous décrivez au niveau politique, vos photographies dégagent quelque chose de très doux, pourquoi ?

Dans cette ville le temps passe très lentement, et il y a cette douceur des gens, très accueillants, très pacifiques : il n'y a pas de violence, un peu comme dans bien des dictatures où il y a un contrôle policier très fort, mais je crois que cela ne tient pas seulement à cet aspect, mais aussi au fait que les Érythréens sont un peuple très doux, souriant, ils prennent la vie très lentement, ce qui parfois peut agacer les Occidentaux habitués à une vie frénétique. Il n'y a presque rien à faire dans cette ville, pourtant une nostalgie très forte me prend souvent pour elle, cette sensation d'être hors du monde et du temps, loin des vicissitudes, des transformations. Il y a cette tranquillité, très particulière à cette ville.

Comment les personnes que vous rencontriez recevaient-elles votre projet ? Avez-vous rencontré des difficultés pour prendre certaines photos ?

J'ai surtout photographié des objets, des architectures, peu de portraits, mais c'est ma tendance personnelle, je photographie plutôt des lieux que des personnes. J'ai pris ces photographies "*in incognito*", pour ainsi dire, car dans le pays tout est verrouillé, et ni les ONG ni les institutions internationales n'ont le droit de filmer, sous peine d'emprisonnement. Je ne voudrais toutefois pas trop insister sur l'aspect politique que vit ce pays car, au fond, ce livre parle d'autre chose et il ne serait sans doute pas approprié, pour ma part, de parler de cette situation dont je ne maîtrise pas complètement les tenants et les aboutissants.

Ce livre n'est pas né d'un acte politique *stricto sensu*, même s'il est vrai que l'une des motivations qui m'ont poussé à le réaliser, était de faire parler de ce pays dont on ne parle jamais. Derrière cela il y a donc pour moi quelque chose lié au politique.

Le peuple érythréen vit une situation très difficile, et il est donc bien d'en parler, de soulever des questions par rapport à ce silence qui, du fait qu'il n'y a pas de guerres ou d'émergences majeures, enveloppe le pays tout entier.

Mais je suis content que vous ayez soulevé la question de la douceur, qui vous semble ressortir en quelque sorte des photographies que j'ai réalisées, car le mot "douceur", même si je n'y avais pas pensé avant, décrit le mieux, à mon sens, le caractère du peuple érythréen. Je n'ai jamais rencontré des personnes agressives là-bas, bien qu'ils se soient montrés des combattants acharnés pendant la guerre de libération.

J'ai lu un livre : *To Asmara* de Thomas Keneally, l'auteur du fameux livre *Schindler's List*, qui a suivi la guerre d'Indépendance du pays et qui relate la vie des tranchées. Il fait des observations très intéressantes sur la contradiction qui existe entre l'intelligence et la douceur de ces gens et leur tendance à la bureaucratisation qui semble être une préfiguration de ce qui allait se préparer par la suite. Dans son enthousiasme pour la cause érythréenne transparaît parfois cette intuition, très forte, de ce glissement qui viendra par la suite.

Là-bas c'est un peu le "best-seller" car il a été écrit avec beaucoup d'enthousiasme vis-à-vis de cette guerre de libération, c'est peut-être pour cela que les observations très critiques de l'auteur par rapport à cette attitude fermée, obtuse, arrivent à passer...

Donc, il y a effectivement ce paradoxe entre cette fermeture qui existe et l'ouverture de caractère de ces personnes, très hospitalières et pleines d'énergie...

Vous êtes-vous imprégné d'autres lectures ?

J'ai lu notamment les livres d'Erminia Dell'Oro, écrivaine italo-érythréenne qui vit à Milan.

Quels rapports entretient, selon vous, le peuple érythréen avec le souvenir de l'Italie ?

Les Érythréens, surtout les personnes les plus âgées, semblent garder un bon souvenir des Italiens, qui ont vécu là-bas plusieurs décennies, de 1880 à 1942 et, les vingt ans de la période fasciste mis à part, la colonisation s'est faite de manière moins douloureuse par rapport, par exemple, à la période anglaise. Je parle vraiment du cas de l'Érythrée car je connais parfaitement ce qui s'est passé ailleurs, en Ethiopie, en Libye. Depuis la publication de livres d'historiens comme "Italiani, brava gente?" (1) on sait beaucoup plus de choses sur ce qui se passait dans ces colonies...

Beaucoup de personnes âgées parlent un italien parfait et beaucoup de termes italiens sont entrés dans le vocabulaire du tigrinya. Même certaines habitudes de vie sont à l'italienne, les "spaghetti alla carbonara" sont entrés dans leur cuisine, tout comme la vie dans les cafés. En rentrant dans ces cafés justement, j'avais par ailleurs l'impression de revivre certaines sensations de mon enfance à Rome, une Rome qui a disparu.

Ainsi, les Érythréens parlent de cette époque-là avec un peu de nostalgie car c'était une époque d'économie florissante, ils ont donc une attitude très bienveillante envers les Italiens. En tant que ressortissant de ce pays, j'ai bénéficié de cela dans mon travail.

Asmara est intéressante, pour moi, pour ce syncrétisme entre l'architecture italienne et les couleurs et l'atmosphère africaine, cet entre-deux : entre deux cultures, deux époques, deux mondes qui se sont croisés.

Avez-vous rencontré d'autres photographes sur place ?

Il existe en effet de nombreux studios où les gens aiment aller se faire photographier, que ce soit pour garder les photographies à la maison ou pour les expédier à la famille en exil, mais je n'ai pas pris des photographies là-bas car, étant des lieux éclairés artificiellement, ils n'étaient pas adaptés à mes pellicules. Pour cette raison d'ordre technique, je n'ai pas pu prendre des photos dans ces studios qui auraient été des lieux intéressants. Il manque sans doute beaucoup de choses à ce livre et mon but n'était pas d'être exhaustif, j'ai plutôt cherché à rendre une idée, une atmosphère.

Pouvez-vous nous dire quelques mots de ces très belles photographies d'architecture qui, étant en pleine page, occupent une place importante et ponctuent le récit de votre livre ?

Au départ, cela est né comme une série à part, puis elle a été intégrée au livre.

Toutes ces photographies ont été prises depuis le même point de vue, légèrement depuis le bas, cela pour montrer ces bâtiments qui sont comme des monuments et en même temps des ruines, et qui n'étant pas restaurés par manque de moyens, sont peut-être destinés à disparaître.

L'autre motivation qui m'a poussé à réaliser ce livre était le fait d'attirer l'attention sur ce patrimoine extraordinaire : l'architecture moderniste, rationaliste de cette ville.

Ça, c'est le concept occidental du patrimoine...

Les gens sur place ont aussi cette perception qu'il s'agit de bâtiments importants, qui ont une valeur historique irremplaçable. Ce sont un peu les symboles de la ville : la station Fiat Tagliero qui ouvre le livre, le bâtiment de l'Alfa Romeo... Ce sont pour eux des monuments, des traces du passé, c'est pour cela que je les ai photographiés depuis le bas, pour faire

ressentir cette idée de monument. Ce sont quasiment tous des édifices à l'abandon, en décadence, à l'exception du Tagliero qui a été restauré récemment et qui deviendra probablement un café. Il y a des tas des bâtiments très beaux à découvrir là-bas...

Je voulais alors conserver une trace par la photographie de ce patrimoine en voie de disparition.

Cela a été l'une des motivations qui m'ont poussé à réaliser ce travail... Avec les belles rencontres d'Erythréens, qui sont devenus, depuis, des amis, en Italie et à Asmara.

Comment ce projet se raccorde-t-il à vos autres travaux photographiques, semble-t-il plus axé sur des aspects plus métaphysiques ?

Je développe deux types de projets : les uns ont un côté plus documentaire, comme celui-ci, les autres sont plus "conceptuels", même si je n'aime pas trop utiliser ce mot en photographie, c'est plus un travail de photographie comme art contemporain et de mise en scène, qui me tient très à cœur.

Ces deux axes avancent de façon parallèle. L'un s'appuie sur des événements réels, tandis que l'autre part d'une construction, d'une installation qui serait plus une démarche de création que de captation de traces. Il s'agit, dans les deux cas, de travaux destinés à l'édition et à l'exposition.

Je m'intéresse en particulier à l'éphémère, à la présence des objets dans l'espace et à leur nature temporelle : c'est une tentative d'aller au-delà de la représentation de l'instant comme quelque chose d'immobile, de montrer le "déséquilibre" de l'instantané photographique... Ma thèse de doctorat portait d'ailleurs sur la question de la temporalité en photographie, c'est une obsession, un sujet sur lequel je travaille depuis de nombreuses années.

Ce sont des questions très complexes et il faudrait beaucoup plus de temps pour en parler de façon adéquate...

Pour terminer, quelles sont vos influences en photographie ?

Je suis un grand passionné de photographie, j'aime non seulement faire moi-même des photographies, mais j'adore regarder les travaux des autres ! Il y a d'innombrables photographes que j'aime énormément... Je vais vous en nommer quelques uns, en ordre éparés... Bernard Plossu, Walker Evans, Stefanie Schneider, Hiroshi Sugimoto, Aaron Siskind, Francesca Woodman, Corinne Mercadier avec laquelle je pense avoir beaucoup de choses en commun et que j'ai découverte il y a peu de temps... Comme vous pouvez le remarquer, ce sont des photographes qui ont des styles très différents les uns des autres... La liste pourrait continuer !

(1) Angelo Del Boca, *Italiani, brava gente?*, Vicenza, Neri Pozza Editore, 2005.

Asmara Dream, photographies de Marco Barbon, introduction de Cristina Ali Farah. co-édition Edizioni Postcart / Filigranes éditions, avril 2009.

www.postcart.com / www.filigranes.com

Asmara Dream

Exposition de photographies de Marco Barbon

Du 7 avril au 7 mai 2009

A la galerie Chambre avec Vues

3, rue Jules Vallès

75011 Paris

www.marcobarbon.com

www.chambre-avec-vues.com